

Les Éditions de la reine Mab

**SUR LES RIVES D'UNE ATTENTE
AU REGARD IMPÉNÉTRABLE**



Pietà de Tarascon

Wilfrid Sébaoun

**SUR LES RIVES D'UNE ATTENTE
AU REGARD IMPÉNÉTRABLE**

Poèmes

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-32-7
© Les Éditions de la reine Mab, 2014

I

*'Twas grief enough to think mankind
All hollow, servile, insincere —
But worse to trust to my own mind
And find the same corruption there.*

EMILY BRONTË

*"When I use a word", Humpty Dumpty
said, in rather a scornful tone, "it means
just what I choose it to mean — neither
more nor less. "*

*"The question is", said Alice, "whether
you can make words mean so many different
things. "*

LEWIS CARROLL

Through the Looking-Glass
and What Alice Found There

QUESTIONS DU PRINCE DES MÉCRÉANTS

Dormir, mourir, est-ce la même chose ?
Ah ! pauvre Yorick amoureux des roses
Qui de ta souffrance ont été la cause,
Dis la vérité sans fard, si tu l'oses !

Quand souffle la peur de n'être plus rien,
Être assuré que le monde qui vient
Du sombre Néant rétablit un lien
Entre âme et âme, est-ce un mal ou un bien ?

Maintenant retourné à la poussière
D'où tu es issu, dans ce cimetière,
Qu'as-tu appris de ton Dieu bouffon,
Sur l'amour, que les ans font et défont ?

DE LA DIFFICULTÉ DE COMPRENDRE LA NATURE

Nous n'écouterons plus ensemble
L'océan faire se heurter
Comme des galets ses vocables
Pour dire sa douleur d'aimer
La lune, une idole incapable,
Qu'elle aime ou non, de se donner.

Un long et sinueux silence
A séparé nos horizons ;
Le mur des vaines apparences
Oppose à toutes les questions
De nos cœurs las de leur violence
L'implacable résignation.

Nous serons morts avant la fête
Des ombres qu'un vieux sang nourrit.
Les nuits diront : « Que c'était bête
De souffrir sans vous être dit
Que Dieu est sublime poète
Qui donne aux idoles l'esprit, —
Et qu'à l'amour tout est permis ! »

Trop tard ! Dans l'au-delà, nos âmes
Ne seront plus qu'errantes flammes.
L'océan vainement nous blâme !

À CELLE QUI VIENDRA PEUT-ÊTRE
LONGTEMPS AVANT LA DERNIÈRE HEURE

Dans la nuit de mon cœur
Où tourbillonne le malheur
Il n'y a plus qu'un désir
Que je puisse sans mentir
Dire, à toi, et à Dieu :
Ne pas mourir, ne pas mourir
Avant d'avoir vu dans tes yeux
Le pardon, pardon éternel
Par Dieu accordé
À mon âme, d'avoir été
Si longtemps servante du Mal.

PAUVRETÉ DU SILENCE

Le soleil se meurt, il fera bientôt nuit.
Comme ce crépuscule est triste !
Mon cœur amer persiste
À se plaindre sans bruit.

Il a fait beau, il a plu ;
De ma vie
J'ai fait tout ce qu'a voulu
Ma folie.

Ne sachant pas que Dieu
Habite les ciels mornes,
Les gents vont deux par deux
Vers des malheurs sans bornes.

Ne serait-ce pas dans l'attente
D'une mort qui les tente,
Que ces pauvres gents s'emploient
À défigurer les joies ?

Rêver, souffrir,
Et d'ombres affamées
Se souvenir,
C'est toute une destinée !

MAXIME

Jeu de mots crève-cœur ou drôle ?
Cela dépend souvent du rôle
Qu'on lui confie pour une scène
Où l'âme révèle une peine
Plus ou moins mal voilée,
Pour être consolée.

ATTENTE NUE

Mes poèmes sont peut-être
De dérisoires prières
Au Dieu qui n'a pas voulu
Ou simplement n'a pas su
Corriger par sa colère
Ce cœur qui s'est révélé
Insensé, lâche, menteur,
Sans véritable pitié.

Mais je m'obstine à écrire
Sur le mur de ma souffrance,
Sur le mur de ma conscience,
Dans l'espoir de partager
Avec une rédemptrice
L'espérance d'une vie
Nouvelle dans l'au-delà.

Je suis un vrai mécréant,
Je ne crois pas que l'unique
Maître et juge de ce monde
Mauvais soit réellement
Un Dieu bon et tout-puissant.
Mais je m'obstine à chercher
De la cuirasse du Mal
Le défaut si bien caché !
Mes rêves m'aideront-ils ?

SEUL AU CRÉPUSCULE

Je prie de pauvre manière
Et je crains d'être damné :
L'ombre de ma vie entière
Sépare mon cœur brisé
De la source de Lumière
Qui pourrait me pardonner !
Bientôt viendra la dernière
Nuit d'un cœur inconsolé !
Mourrai-je réconcilié
Avec le Dieu de ma mère,
Sans avoir moins mal prié ?

TRISTESSE D'UNE NUIT DE FÊTE

La Seine n'est plus
L'amie de naguère ;
Nous sommes perdus
Dans la nuit amère.

Si l'amour fuyait
Loin de Notre-Dame ?
14 juillet
De lune sans âme !

Nous nous sommes dit :
« L'amour est un leurre ! »
Du ciel de Paris
Les étoiles pleurent.

Rêvant que pour eux
Chantent des sirènes,
Les cœurs nés boiteux
Dans la vie se traînent.

Sommes-nous meilleurs
De savoir qu'arrivent
Des temps de malheurs
Qui d'un Dieu nous privent ?

EN ÉCOUTANT DES NUAGES GÉMIR

Le soleil a renié ses rêves gris,
Aveux obscurs laissés dans les sillons
D'un crépuscule où pourriront les graines
D'une litanie trop pâle pour vaincre
Les larmes exilées d'un ciel hostile.

Si l'horizon de la souffrance est clos,
Quel vent chassera la peur de la mort,
De tous les maux le plus impitoyable,
Et le plus résistant à la raison
Quand toute confiance en une autre vie
A été noyée dans la nuit d'une âme ?

Ah ! ne prétendez pas être victimes
De ma folie, heures passées sans fruit
À chercher dans le ciel tari des signes
Plus éloquents que les cris de la terre !
C'est la réalité qui vous condamne !
Et sans un rêve bleu qui nous console,
Nous, de simples humains, devons souffrir !

RÉVÉLÉ PAR UNE FRESQUE FLORENTINE
DU TEMPS DE SAVONAROLE

Comme l'avait ordonné
Le tribunal du Ciel,
Juste mais miséricordieux,
On avait fait de son mieux
Pour trouver l'anneau du péché.
Aucun des poissons pêchés
Ne l'avait avalé.
Les amants furent acquittés.
L'Adversaire fit appel.

À quelque temps de là,
Dans un autre coin de l'au-delà,
L'Ennemi du Genre Humain
Déclara,
Bien que sans preuve en mains
Qu'on avait jeté dans l'eau
Non pas un mais deux anneaux.
Satan
Est un fin connaisseur des cœurs
Et un fécond orateur.
Les deux malheureux amants
Furent condamnés
À être séparés
Jusqu'à la fin des temps.

LIMITE PAUVRE

Une rêverie répudiée rôde
Dans le jardin où les arbres nus
Confient au silence du soir
Que rien n'a vraiment commencé.

Le silence et la neige partagent
La profonde tristesse d'attendre
Sincèrement le renouveau
De la joie dans des noces de cendre.

Des gens disent : « c'est le printemps. »
Ils disent la vérité.
Mais à quoi bon encore puiser
Aux fontaines vieilles du sommeil !

Malgré la solitude,
Malgré le froid,
Les confidences des arbres semblent
N'être qu'inventions de fantômes hargneux.
Semblent, —
Mais si c'était le murmure
D'un printemps irréel
Qui trompe les cœurs impatients ?

UNE ÉTOILE ÉTEINTE,
SŒUR DE LAIT D'UNE PAUVRE ANN

Tombant à pic dans l'eau limoneuse
Du fleuve dont nul ne sait
De quel mystérieux visage
— Celui de la vie ? celui de la mort ? —
Il est masque changeant,
Le dur fantôme de l'étoile
Fraye une voie tragique au rêve
— N'est-ce qu'un rêve nu,
Simple mannequin attendant
Ses linceuls de nostalgie ? —
En qui l'océan pourrait se voir
Puisqu'il est, lui aussi,
Source de possible oubli.

Dans tous les déserts orphelins de l'étoile,
Une ombre appelle,
Une ombre murmurante enveloppée
Dans son buisson de solitude,
Une ombre semblable aux vagues désolées
D'un tocsin éternel.

Des rives du fleuve monte,
Défiant tous les silences,
Un dialogue douloureux
De pitiés peut-être condamnées
À un éternel labeur.

Réparer !
Vers l'abîme où le temps tourbillonne
Montent deux désirs, deux besoins,
Deux attentes :
Réparer deux âmes hantées.

*Chanson que tout cela !
Chanson triste, triste, triste
Comme le « Ça ira. »
Ne vois-tu vraiment pas,
Mécréant, que de tes peines
La couronne de la reine
Rit de toutes ses dents ?
Que ré pares-tu, réellement ?*

EXHORTATION DE L'ANGE DU POSSIBLE

Lève-toi, serre mieux les dents,
Et marche vers ton agonie,
Peut-être stérile, en cherchant
Les yeux de la femme qui prie
Pour que les ombres de ton sang
Ne dévorent pas l'Autre Vie !

Qu'attends-tu, recroquevillé,
À demi somnolent ? un rêve
Moins noir que celui qui s'achève
Maintenant dans ton corps usé ?
La mort ne se met pas en grève !
Lève-toi, il faut travailler.

Même si l'Adversaire tente
Ton âme et te pousse au tombeau,
Écris un poème nouveau
Pour ta rédemptrice patiente.

Ton corps, qui pourrira, doit rendre
Ta pauvre âme au ventre de Dieu.
Qui sait ce qui naîtra des cendres
Des amours condamnés au feu
Par un cœur qui se voulait tendre
Mais fut dur, lâche et malheureux ?

SARCASME D'UN MASQUE DE L'ÂME D'UN MÉCRÉANT

L'enfer réel ? Tu l'as bien mérité !
Tu vas bientôt y entrer.
Tu as cru ne pas croire,
Trompé par ton âme noire,
À la Parole de Dieu ;
Tu as cru pouvoir ne plus souffrir
Quand viendrait le temps de mourir,
Et ton lâche cœur, par peur du feu
De son enfer imaginaire,
A encore et encore accepté
Les offres de l'Adversaire.
C'était une mauvaise affaire,
Car l'Adversaire est sans pitié !
Tu vas voir si l'agonie
Mène à une meilleure vie !

L'AUTRE SOLEDAD

Elle avait su s'émouvoir, en secret,
Le temps d'un rêve éternel, en dansant,
La taille et une main abandonnées
Au bras et à la main pleins de mystères
D'un cavalier aussi malheureux qu'elle,
La valse étoilée de *La Traviata*.

Elle avait su renier les faux serments
De sa chair aveugle où se lamentaient,
De mauvaise foi, des ombres avides,
Plus d'une fois avant de s'égarer
Sur des chemins de tristesse pérenne.

Quand est venu le temps de ne plus croire
À rien dans un monde où l'amour se cache,
Elle a tendu son verre à la camarade
Masquée, déguisée en Samaritaine.
— Il en faut si peu pour troubler l'esprit
Des désespérés qui cherchent l'oubli ! —

Croyait-elle voir dans le sang des vignes,
Endormies ou guettant le jour, des ombres
D'un avenir trahi dans sa jeunesse,
Ou dans la rosée d'un jardin d'Espagne
Déçu par trop de nuits sources de rêves,
Ou dans les larmes nues de la verveine,

Ce que la voyageuse a dans sa cruche,
Ce qu'il faut posséder pour préparer
Un philtre puissant qui apaise l'âme ?

Peut-elle célébrer, en élevant
Vers ses lèvres créées pour les baisers
Un calice à ras bord plein de poison,
Célébrer sans mentir, devant la mer,
La source de la vie inspiratrice
Des anges musiciens et de la nuit
Qui pardonne aux cœurs nus leur solitude ?

EST-CE TOUTE LA VÉRITÉ ?

« Dieu est », dit le mécréant,
« Pur défi à la pensée,
Pâle ombre du pur néant,
Sans étendue, sans durée.

Orphelins, serrez les dents,
Mourir est la destinée
De tout ce que la chair crée,
Rien d'autre ne vous attend.

Une âme n'est consolée
Par un amour qu'un moment
De rêve, d'oubli, fumée
Que dispersent tant de vents !

L'homme à l'âme timorée
Ne le croit pas, et pourtant
C'est une chanson chantée
Depuis le début des temps ! »

UN PARADOXE DES DERNIERS JOURS DE FRIMAIRE

Que sont ces rêveries nues
Qui baignent, la nuit venue,
De mystérieuse tristesse
Ton âme pâle et la laissent
Tremblante et en proie au doute ?
Je vais te le dire, écoute :

Paupières de laine douce
Pour des yeux qui fuient le froid
Et ne peuvent crier « pouce ! »
Au Destin plus d'une fois
Quand un hiver cruel pousse,
Ivre de son jeu sans lois,
La lune nue vers la croix.

On peut faire une chanson
De tout, en toute saison.
La vie, bonne fille, au fond,
Le reconnaît sans façon.
Mais ne chantons pas trop fort,
Ne réveillons pas la mort !

PAYSAGE FUTUR

Ma vie va finir, mon âme moins vile
Que jadis, n'a plus sur les yeux sa taie
D'angoisse nue ; ses souvenirs défilent
Sur son horizon, dérisoire haie
Entre les eaux et les nuits indociles
Très arbitrairement tristes ou gaies.

Des rêveries au sillage stérile
Me forcent à voir ouvertes les plaies
Sans merci de mon cœur de mécréant.

On dit de tous côtés que le beau temps
Ne durera pas, et qu'il fera froid
La semaine prochaine.
Dans mon cœur se déchainent
Des ombres déchues de mauvaise foi.

Très inquiets, les nuages s'étonnent
De voir la lumière de l'automne
Dans l'eau parer le reflet du ciel
Du chatolement de deuils éternels.

Source de vie et de mort, l'eau
Où voguent les petits bateaux
Reproche au vieux rebelle
De n'être pas venu jouer avec elle,

Dans le temps,
Quand il n'était qu'un enfant.
Rebelle ? Oui ! mais l'orphelin
Ne venait pas jouer dans ce jardin !

EST-CE TROP DEMANDER ?

Ne m'abandonne pas, souffrance,
Aux sombres stériles regrets,
Fais-moi voir dans le vieux silence
De Dieu un rêve qui renaît
Des ténèbres des apparences !
Aie pitié de mon cœur mauvais !

N'enfante pas des nostalgies
Imaginaires où mon cœur
Prétendrait puiser l'énergie
Qu'il faut dépenser pour qu'en fleurs
Douées de véritable vie
Soit changée l'ombre d'un bonheur !

Fais que ma faible main écrive
Des chants qui puissent consoler
Des âmes que leur destin prive
De la consolation d'aimer,
Même d'une passion tardive
Qu'elles n'ont pu qu'imaginer
Sans amertume sur les rives
D'un fleuve qui les voit errer
Comme, avant de mourir, plaintive
Errait la fille de Jephthé !

LA MORT DE L'INFIRME

Vais-je mourir, sans m'être révolté,
En stoïque loup dont l'espoir s'achève ?
Pour la philosophie, l'éternité
Est l'horizon de l'âme qui s'élève
Par les degrés de l'amour et du rêve,
Et le néant l'horizon des damnés.

À quoi peut servir l'exemple du loup
Célébré jadis par un grand poète
Si les rêves perdus que je regrette
Sont un pur néant qui engouffre tout ?

À quoi bon prier si mes rêves mentent,
Si d'un pécheur tel que moi l'agonie
Est bûcher allumé, fin dévorante,
Non passage menant à l'autre vie ?

Ne sais-je pas que ma révolte est vaine
Puisque je n'ai pas allégé les peines
De l'âme vouée à de longs chagrins
Qui m'a été confiée par le Destin ?

J'ai été bien longtemps aveugle et lâche !
Je n'ai pas su m'acquitter de la tâche
De consoler l'âme qui m'eût sauvé.
Puis-je souffrir et mourir sans parler ?

L'EAU RÉVÉLATRICE

Je me souviens du châtement
D'une ville engloutie jadis,
Mon cœur pleure, — et il sait pourquoi.

Toutes les cloches de la mer
Disent proche l'avènement
De la charité rédemptrice.

Mais les Trois Premières Étoiles
Restent cachées au fond du ciel !
Les sombres péchés du passé
Épouvantent les voix désertes
Des âmes en peine changées
En fantômes de mouettes tristes.

Qui peut, du seuil d'une vraie nuit,
Appeler sans honte des rêves
Brumeux qui mentiront à Dieu ?

Les cloches murmurent si loin
Et si près de mon cœur avide
Lorsqu'il s'efforce d'oublier
Les naufrages des réprouvés
Et cherche des paroles graves
Qui nourrissent foi et pitié.

Les vagues confient au rivage
Un lourd définitif secret :
L'horizon ne mendiera plus.

Comment ai-je pu deviner
La raison de tant de souffrance ?
Qu'on ne me le demande pas !
Ma réponse ferait saigner
Des plaies peut-être intarissables.

Les baisers des embruns dénoncent
L'âpreté de la solitude.

Les fantômes des mouettes scrutent
Le lourd silence des rencontres.

MYSTÈRE DÉLABRÉ

Pour proclamer le vrai nom de la nuit
Quelle aurore peut attendre que cesse
L'âpre combat de la neige violente
Avec un vent plus farouche et plus pur
Que les rêves flous d'obscur promises ?

Quel chant peut s'élever d'une vallée
Où tant de pèlerins se sont perdus,
Amèrement déçus de leur voyage ?
Quel consolant bruissement de forêt
Vouée aux souvenirs impérissables ?
Quel murmure de fleuve abandonné
Sans pudeur, sans regrets, sans fausse attente,
Aux rêveries des saules de l'exil ?

Quelle prophétie peut rassurer l'âme
Du pécheur qui a vu mourir l'amour
Qu'il aurait pu sauver, sur la montagne
Où un soleil caché s'est révélé
Des adieux de l'hiver sanglante source ?

OMBRES ET MASQUES DES TEMPS

Avons-nous encore le temps
De sauver l'étoile nouvelle
Des gouffres profonds et violents
Qui cherchent à s'emparer d'elle ?

Dans la nuit des rêves mendiants
Où la lune pleure en priant,
Nous nous étions enfin trouvés,
Par l'aveugle Destin guidés ;
Nos âmes allaient oublier
La féroce ironie des ans.

Hélas ! nous nous sommes perdus
Par ma faute, et je n'ai pas su
Faire ce que je pouvais faire :
Obtenir d'une lune amère
Une aumône de vraie lumière.
Dieu, dans son exil, est déçu.

Nous avons appris à souffrir
Seuls, longtemps, malgré le silence
De Dieu, sans perdre l'espérance
D'oublier avant de mourir
Ce temps étrange où, séparé
De toi je crains d'être damné.

DISCOURS DE CAUCHEMAR FAIT LES YEUX OUVERTS

Ce qui est caché dans les vieilles pierres,
Et se révélera dans nos prières,
Est annoncé dans le sang répandu
Par le soleil qui meurt dans le ciel nu.

Je te dirai l'entière vérité,
J'en ai fait le serment irrévocable
Qu'implorait de moi mon cœur misérable :
Je ne vois rien qui puisse me prouver
Que nous ne mourrons pas abandonnés
Au vieux Destin qui nous a séparés.

Le Destin ! L'abîme ouvert par nous-mêmes !
Dérisoire est l'oubli, ressource extrême !
Il faudra souffrir, seuls, jusqu'au moment
Où tout s'abîmera dans le Néant !
Tout, même Dieu qu'on prétend tout-puissant !

DIT PAR LE KALÉIDOSCOPE D'UN MÉCRÉANT

Pourquoi faire semblant de croire
Qu'aube claire sera la fin
De la vie, quand le cœur s'éteint ?

Ce sera la nuit, la nuit noire
Comme l'encre de ton enfance,
Comme les taches sur tes mains,
Comme le regard du silence
Où ton âme se cherche en vain.

Dieu l'a promis aux enfants d'Ève
Et Adam : toute vie s'achève
Dans l'ignorance et la douleur,
Mais viendra un rêve sauveur.

Les longs sacrifices des âmes
Rayonneront vraiment, un jour,
Du gouffre où s'enfièvent les flammes
Des plaies cachées d'un sombre amour.

Paix du cœur ! subtile chimère
Qui te défie d'un horizon
Proche et lointain ; mur sans raison
Promis aux rêveries du lierre.

AVENIR ERRANT

La nuit, déçue, s'en va.
Je ne crois plus qu'il faille
Que le destin dans mon cœur taille
Le morceau de chair du rachat.

Pourquoi, pourquoi, pourquoi le Mal,
Dans un cœur, dans le ventre maternel ?

Énigme longtemps close, à la vie offerte,
L'aube attendue s'est ouverte.

Je crois avoir vu dans tes yeux
Un serment de nos cœurs douloureux,
Et qu'il nous sera possible,
Désormais, de servir ensemble
L'exigeant dessein de Dieu.

De quels soleils déclinants,
De quel amour perdant son sang,
Nous souviendrons-nous au moment
Du dernier regard,
Au moment où pour toujours
Sera exilé le hasard ?

FANTÔME FIDÈLE

Ce chien mort, mon cœur l'aimait-il ?
J'ai bien peur que mon cœur ne pleure
Qu'un humble compagnon d'exil
Dans ma solitaire demeure !

Son chagrin est réel, mais qui
Pleure-t-il, ce cœur hypocrite ?
Un chien, ou l'ombre de l'oubli
Qui vient, le console, et le quitte ?

Ce cœur si enclin à pleurer,
À quel rêve fut-il fidèle
Assez longtemps pour mériter
Une consolation réelle ?

Cœur, aussi lourd qu'un cœur de plomb,
Qui cherches-tu, seul dans ta brume,
Dis, qu'est ce chien mort pour de bon,
Vagues d'un rêve, ou leur écume ?

PAUVRETÉ DES PAUPIÈRES

Une nuit souillée du sang d'un rêve
S'ouvre, et l'angoisse du rêveur
Ouvre violemment la fenêtre.
Dans le petit jardin rampant
Plusieurs horizons sardoniques. —
« Par laquelle de ces steppes
Couvertes de neige moqueuse,
Ou par quelle forêt fiévreuse,
La camarade est-elle venue
Prendre en otage ma raison ? »
Se demande le malade.

Fou vivant et souffrant sur la terre
Ou ombre sans vraie vie, maîtresse
De sa raison, dans l'au-delà ?
Le malade a fait son choix :
Il referme violemment
La fenêtre au nez de la mort.

La solitude et les remords
Étreignent aussi bien l'âme
Que la décrépitude inévitable
Des ressources du corps !
Le malade le sait, mais son rêve,
Qui ment et dit la vérité
En même temps, lui a offert

Un risible et illusoire choix.

Le silence du monde enveloppe
Une immense salle d'hôpital
Où il y a de nombreux lits,
La lumière bleue d'une veilleuse,
Un seul malade,
Et toute la tristesse aux cent méandres
Qui roule ses flots sans merci
De l'enfance grimaçante
À la mer sans horizon.

ORIPAUX DU BEL OUBLI

Tout est bon pour oublier la mort
Et l'ironie tragique de l'amour !
Je paye ma place au théâtre
Qui console les idolâtres.
J'ai adopté une poupée
Abandonnée
Sur un banc de jardin public,
Je la berce tous les soirs.

En fermant les yeux je peux voir,
Tendrement penchée
Sur mes rêveries dans le noir,
La lune aimée des âmes esseulées.

J'imagine un compromis
Entre l'oubli de la souffrance
Et la mort ! — je suis surpris
De voir qu'il ressemble à la Providence.

Je sais que souvent, trop souvent,
Je cherche dans les flaques
De larmes, de sang,
Des reflets de rêves rassurants,
Oripeaux qui claquent
Sans subtilité dans le vent !
Mais quoi ! les comédiens
Ne plaisent-ils pas à Dieu s'ils jouent bien ?

CHANSON DE L'ÉTERNEL PIERROT

Je chante amèrement les belles
Sylvie qui se moquent de moi.
Le ciel du jardin ne révèle
Rien des vérités que je vois.

Âme blessée par les mensonges
Du perfide ciel du jardin,
Sais-tu quelles attentes plongent
Leurs racines nues en ton sein ?

L'art de séduire une statue,
Que j'ai appris en peu de temps
Dans les rêveries superflues
De la chair ? Poursuite du vent !

L'aiguillon de la solitude
N'est que l'ombre de l'aiguillon
De la mort, que la chair dénude.
L'au-delà ? futile invention !

CHANGEMENT

Cent fois j'ai cru que tu étais venue,
Cent fois j'ai cru que je t'avais perdue !
Était-ce toi ? — Est-ce toi, maintenant ?
Je vois briller dans tes yeux un serment.

Nous appellerons, ensemble, une brume
Qui viendra noyer, miséricordieuse,
Les fantômes las d'errer que nous fûmes,
Durant tant d'années sans cesse houleuses,
Sur les rives de mers sans horizon.
— Fantômes impies, que nous oublierons,
Que connaissiez-vous, sinon la douleur,
Dans un monde sans Dieu, sans amour vrai,
Où les destins enveloppent les cœurs
Tentés par le Mal, d'un brouillard épais ?

II

*If dead, we cease to be; if total gloom
Swallow up life's brief flush for aye, we fare
As summer-gusts, of sudden birth and doom,
Whose sound and motion not alone declare,
But are their whole of being!*
SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

*Is Immortality a bane
That men are so oppressed?*
EMILY DICKINSON

PROPHÉTIE RAISONNABLE

Ce sera toi, je t'aurai reconnue
À la nostalgie grave et rayonnante
Du sourire lointain des lèvres nues
Où j'ai vu s'ouvrir une aube impatiente.

Ce sera toi, car Dieu ne peut tromper
Une âme qui a si longtemps saigné,
Sur tant de chemins d'amère douleur,
En cherchant un rêve enfin rédempteur.

Ce sera toi, la vigne nourricière
Mystérieusement promise au pressoir.
Tu chanteras à mon cœur la dernière
Berceuse mûrie au soleil du soir.

Nos âmes consolées, dans l'autre vie
Partageront les fruits de nos souffrances.
Ce n'est pas en vain que la chair flétrie
Reste source d'oubli et d'espérance !

RÊVE DE VIEUX POÈTE

Une étoile a vu briller dans les yeux
D'un pauvre chien qui va bientôt mourir
Son reflet créé comme elle par Dieu.
Sait-elle qu'elle a vu son avenir ?
Elle chante au vieux chien une berceuse
Qui fait rêver les âmes douloureuses,
Et cette chanson mystique m'emporte
Vers l'au-delà où m'attendent mes mortes.

DANS L'ATELIER DU DESTIN

Il n'y a pas de quoi rire
Dans tout ce qu'évoque la Tour Eiffel,
Sœur de fer d'Ariel ;
Il n'y a que de quoi nous dire :
« Serrons-nous plus fort
L'un contre l'autre en pensant à la mort. »

Je pleure un monde ;
Était-il moins dur et moins laid
Que celui d'aujourd'hui ? jamais
Je ne le saurai.

Les poupées de ma sœur étaient blondes
Quand le masque de la mort prit ses traits
Définitifs dans le miroir secret
De mon cœur mauvais.

C'était l'été, mais le bleu du ciel
Du monde des apparences
Prit toutes les nuances
D'un noir éternel.

FORCE D'UN SECRET

Dévoiler le secret d'une souffrance
De mon cœur que seul Dieu pourrait sonder ?
Pourquoi tenter le Destin sans pitié
Qui rirait bien d'une telle imprudence ?

Dans l'univers des vaines apparences,
Après t'avoir perdue, j'ai rencontré
Tant d'ombres sans voix ! suis-je condamné
À te chercher dans de sombres silences ?

Je n'ai entendu, dans l'immense nuit
Où l'étoile Vénus et mon sang rêvent,
Aucun aveu ; toute promesse a fui.

Même la vie la plus amère est brève ;
Puis-je défier, pour soulager mon cœur
D'un lourd secret, un éternel malheur ?

Puis-je risquer que ton âme horrifiée
Par mon secret s'en aille, seule, en pleurs,
Souffrir sans l'horizon consolateur
D'une autre vie, comme une âme damnée ?

VIOLENCE DE LA VÉRITÉ

Pierre et bronze furent substances
D'incarnations consolatrices
De rêves qui défiaient la mort.

Pouvons-nous retenir nos larmes
En voyant s'enfoncer l'écume
De nos attentes dans le sable ?

Les vagues sont pure tristesse
De la mer où le soleil tombe
Lentement quand s'éteint sa vie.

Le ciel des étés de désastre
Est bleu comme un si de berceuse
Et le manteau de la Madone.
Qui pourrait dire le contraire
Sans faire rire l'Adversaire ?
On a beau dire, on a beau faire
L'art et la vraie vie sont des choses
En vérité bien différentes !

DERNIER HIVER

Un arbre couvert de nids gris
Se dresse du milieu d'un cœur ;
L'annonce d'un nouveau malheur
Dans le ciel aisément se lit.

Que peut-il y avoir de vrai
Dans la peine penchée sur l'eau
De l'étang où, les yeux mi-clos,
On cherche un nid qui disparaît ?

Le battant d'une cloche au loin
Frappe les flancs de bronze lourd
Qu'aucun rêve du Dieu d'amour
Ne peut féconder sans témoin.

Qui peut disperser dans le vent
L'angoisse de se voir mourir ?
Même vivant de souvenirs
Qui peut vivre éternellement ?

L'arbre aux nids gris ne confie rien
De ce qu'il sait au ciel ouvert
Aux souffrances que chaque hiver
Fait naître de rêves anciens.

PARI JAUNE

Aucun des mille outils séparateurs
Que le soleil de la mort fait briller
— Sécateur dont le cri sec
Noie les plaintes des roses,
Orgueilleux couperet
De la vieille guillotine,
Aveugle peur qui fait renier
Un cœur rédempteur,
Tant d'autres, tant d'autres
Qui se révèlent trop tard —,
Aucun adieu irrévocable,
Aucun silence torturant,
N'a rompu notre lien
Dans la mémoire de Dieu.
À vrai dire, aucun adieu, aucun,
N'a retenti dans le monde où veille
La Septième Trompette.
Pourquoi devrais-je croire
Morte toute espérance ?
La probabilité que nous nous retrouvions
Est peut-être bien faible,
Mais si grande serait
La joie de la rédemption !
L'espérance mathématique, —
Ah ! ah ! ah ! —
Ici, est chose bien énigmatique !

CRÉPUSCULES

Ce crépuscule a vêtu la Seine
D'un nouveau voile de tristesse.
La sourde rumeur de Paris oppresse
Mon cœur qui voit venir mes derniers jours
Et ne confie qu'à Dieu ses peines.
Dans le jardin du Luxembourg
Toutes les statues des reines
Rêvent d'un éternel amour ;
À quoi bon ? elles sont tout entières
Vouées aux ténèbres de la pierre !

S'approche la fin d'une vie de chien.
Je me souviens
D'une folle doctrine des stoiciens
Prétendant que sans mourir on peut
Ne plus souffrir si vraiment on le veut !

Je me souviens
De la première injection de l'anesthésie.
Fracture du temps ? éclair d'agonie ? —
Puis rien.

Je ferme les yeux et je vois bien
Que la vie n'est qu'un rêve de mourant
Dont Dieu se souvient.

Maintenant
Mon âme de mécréant
Interroge l'Écriture
Mais rien ne la rassure.
La fin des temps !
Qu'est-ce que cela signifie ?
Aube d'une autre vie ?
Crépuscule béant
Précédant une nuit éternelle
De solitude imaginaire ou réelle ?
Prélude du Néant ?

QUESTIONS POSÉES À DIEU PAR UN DISCIPLE DE SPARTACUS PERPLEXE

Je voudrais pouvoir calmer mon cœur
En avouant ses secrètes douleurs ;
Mon âme devant toi, mon Dieu, est ouverte,
Mais des mots qu'il leur faut mes lèvres sont désertes.
Pourquoi, si tu es vraiment omniscient,
Entre nous ce silence angoissant ?

Ce que je dis est obscur comme un songe,
Ton silence est une nuit sans éclair, qui ronge
Mon cœur, cruellement, comme un mensonge.

Ma tête est pesante et mes membres sont las.
Ne m'aideras-tu pas
À faire les premiers pas ?

Si ta toute-puissance est réelle,
Pourquoi m'as-tu laissé seul
Sur la route où le Mal
Impose aux cœurs qui se rebellent
L'inéluctable choix
Entre la servitude et la croix ?

PROPHÉTIE D'UNE FRESQUE

Tu seras convié, comme tout le monde,
À la fête où le vin du rêve abonde,
Et tu seras tenté par la musique
De croire oublieux le Destin unique.

Une sarabande d'éclairs
Dans le ciel où ta nostalgie se perd,
Mille menuets ingénieux
De rêves qui font oublier que Dieu
Pardonnera aux cœurs aigris
Des malaimés leurs sacrilèges cris !

Une partie de dés imaginaire
Avec Dame la Mort n'embellit guère
Le visage inquiétant de l'agonie,
Ce dernier bal masqué de toute vie !

Méditation d'un mystique ou prière
D'un incrédule esprit de bonne foi,
Les mots du philosophe ont moins de poids
Dans sa chanson que la musique austère
De la danse macabre où l'âme apprend
À réellement voir ce qui l'attend !

CRÉPUSCULE SANS MASQUE

Comme nous vieux, le soleil est avare
Du sang qu'il répand avant de mourir.
Le soir descend ; dans nos corps se prépare
Le sourire narquois de l'avenir.

La douceur du soir est imaginaire
Comme l'oubli, si cher aux stoïciens,
De la douleur infiniment amère
Qu'enfante la mort qui rompt tous les liens.

L'oubli et l'autre vie ! deux personnages
De la comédie que nous nous jouons
Pour nous cacher que la mort ne partage
Qu'avec le pur néant notre horizon !

Où, et comment, fuir cette certitude :
L'astre du jour s'enfonce dans la nuit.
Insondable silence et solitude
C'est tout ce qui, sans Dieu, nous est promis !

LES VACHES GRASSES ET LES VACHES MAIGRES

Lorsque tu auras vu, au bord du fleuve
D'où montent les désirs, monter les preuves
Que tes illusions sont perdues,
Tu verras la mort toute nue.
Pourquoi aurais-tu moins que moi
Ou plus que moi peur de la camarde
Qui sur nous avidement darde
Ses yeux d'ogresse sans lois ?

Feindre de quitter cette vie
Sans regrets n'est qu'orgueil d'impie.

Ah ! sœur de misère et de joies,
Ton sang prie mieux que tu ne croies.
Aucun rêve ne peut se flétrir
Si Dieu l'a vu naître et fleurir
Sur les rives du fleuve d'où sortent
Les prières qui réconfortent,
Malgré l'ironie acérée du temps,
L'âme des descendants d'Ève et Adam.

UN INTERMINABLE INSTANT DE LA LUTTE AVEC LE DOUTE

Je me souviens d'avoir pleuré,
Je me souviens d'avoir espéré,
Sans l'illusion de savoir pourquoi.
Le doute, hélas ! n'a pas de lois !

Si je ne suis pas un enfant chéri de Dieu,
Que suis-je de plus qu'un avorton
De cette nuit qu'on appelle Néant,
Pour souffrir aussi obstinément ?

Peut-être n'ai-je pas crié assez fort
Pour émouvoir les jardins, les échos,
Qui pouvaient, Dieu aidant, me révéler
Les noms secrets de ma rédemptrice.

Pourtant, j'ai senti dès mon enfance
Que le bleu du ciel de juillet
Serait la vraie couleur des deuils.

À mon âme s'offre la robe noire
De l'angoisse engendrée par le doute.

Que sais-je ? rien, si mon cœur sombre
Ne peut trouver en lui une prière
Pour conjurer ma peur de l'agonie.

Comment oublier le cri de détresse
Du pardon engouffré dans une déchirure
D'un rêve perdu et retrouvé ?

Que suis-je de plus qu'un golem
Qui ne sait s'il porte ou non sur le front
Le signe mystérieux de la démesure ?

Allons ! si vivre c'est souffrir
Sans fin, vraiment sans fin,
Ah ! ah ! ah !
La mort n'existe pas !

SUR LE MYSTÈRE DE LA DURÉE

La dernière aube est une source
De fleurs, de neiges, de lumières,
Créatures qui ne peuvent
Ni partager ni oublier
Les joies obscures de Dieu.

Fleurs des couleurs les plus tristes
Qu'on puisse sous le ciel imaginer,
Fleurs de tombe
Leurrées et qui mentent
Aux âmes en feu.

Neiges au regard de suie, abandonnées
À des chemins du seul humble exil,
Sans témoin, sans viatique,
Sans adieu du ciel vendangé.

Lumières hantées par le souvenir
D'amères larmes de fantômes,
Larmes innombrables
Tombant dans des mers sans horizon.

Mêmes les mourants les plus fidèles
À la vie ne sauraient dire,
Au bout du chemin qui les mène
À l'incorruptible mémoire

Du Créateur,
La vraie durée de la chute
Des fleurs, des neiges, des lumières.

LUMIÈRE NUE

Lumière de juillet, où l'âme cherche
Un sourire que Dieu lui a promis,
Sur la rive bleue d'un rêve houleux
Aussi troublant que les aveux d'une ombre,
Rive d'amertume et de longue attente
Enveloppée d'un oubli sans recours.

Lumière où tout amour craint de se perdre
Dans les rets de chemins qu'elle propose,
Rêves feints changés en rêves réels
Tentés par la nuit du renoncement.

Vieille, vieille lumière où le néant
Depuis le premier jour attend son heure
Sans prononcer un seul mot, — à quoi bon ! —

Serpent aux ailes bleues devenues noires
En un instant dans le miroir d'une âme,
Serpent moqueur cruel sans cesse à l'œuvre.

Le monde est envahi d'âcre lumière,
Lumière d'un été où va mourir
Un orphelin. — La mère de Dieu pleure.

D'UN PAYSAGE VIOLENT

Ni la haie vive ni le vent
Ne peuvent satisfaire un rêve
Qui ne sait ni ce qu'il attend
Ni ce qu'il voit au fond d'une âme
Où vacille la foi en Dieu.
Sous des nuages sarcastiques,
Le vent et la haie s'interrogent.
Plus triste qu'un enfant perdu,
Le chemin désert se reproche
Amèrement, sans vain discours,
De ne pas savoir où il mène.
Que dire du soleil caché ?
À quelle chimère est vouée
Une âme qui noie dans sa brume
Tant de lointains imaginaires
Tant de difformes souvenirs,
Tant de méditations reniées,
Tant de souffrance aux yeux de feu ?

CRITIQUE DE L'ÉCHO D'UNE MAXIME

Au temps qui passe indifférent
L'orgueil se rit de la mémoire.
On a dit cela si souvent
Que notre âme a peur de le croire !
L'homme a-t-il une âme assez noire
Pour voir dans toute son histoire
Seulement poursuite du vent ?

La modestie ! pauvre vertu
D'une âme qui sent sa faiblesse !
Le stoïcisme n'aide plus
L'âme qu'un deuil sans fin oppresse.
Dans le blizzard de nos détresses
Les serments de Dieu sont tout nus.
La mort, quand son temps est venu,
Bien peu de notre orgueil nous laisse.

Le deuil de la vie ! quelle audace
De croire qu'on puisse vraiment
Le faire, qu'on soit mécréant
Ou pétri de foi ! L'âme lasse
De souffrir souffre aussi longtemps
Que dure la vie, cette impasse !

Rien n'encourage la raison
À dire imaginaire, au fond,

L'éternité de la souffrance.
Et pourtant, si dans l'au-delà
Une autre vie nous tend les bras,
Pourquoi laisser les apparences
Étouffer en nous l'espérance ?

AVEC UN SOURIRE D'ORTIE FLEURIE

Que suis-je dans ce monde où tu n'es pas ?
Âme faible, corps sans grâce,
Flamme que le temps qui passe
Sans la moindre pitié éteindra
Quand il le voudra !

Tu vois, je t'écris, je prie,
Je ne suis pas résigné,
Je doute que ce soit folie
De croire que, la vie finie,
Le temps puisse être figé
Dans une éternelle inexistence :
Ni avenir, ni passé, —
Rien, qu'indescriptible silence !

Tu vois, mon âme n'est pas lasse
D'imaginer que la vie d'ici-bas
Est passage, non impasse,
Et qu'elle trouvera
Au-delà de l'agonie,
Avec toi, avec Dieu, une autre vie.

Ne viendras-tu pas m'aider,
De l'inconnaissable gouffre
Où ton âme exilée souffre,
À nous consoler ?

VÉRITÉ DITE SANS MÉNAGEMENT

« Jamais plus, jamais plus, » te crie la nuit,
« Ne reviendra l'aube d'une illusion
Qui reconforte en trompant la raison ! »
Mais de ta souffrance a mûri le fruit !

Tu te diras, en langue de corbeau :
« Quelle folie que d'avoir cru longtemps
Que pour aimer et être aimer vraiment,
Plutôt que bon il fallait être beau ! »

Ce sera trop tard : la mort n'attend pas
Le repentir des fous ! seul pour toujours,
Tu crieras en vain à des échos sourds
Ton éternel regret, dans l'au-delà.

POSSIBLE INCOHÉRENCE D'UNE DESTINÉE

Pauvre diable, il a cru,
Une taie sur le cœur, pouvoir chercher
Une route de salut.
Il n'aura connu qu'une pauvre attente
Souvent inondée de peur non dite.

Les années ont passé, ont passé,
Il a vu monter du fleuve noir
Sa tristesse rapace.

Il n'a pas appris de ses rêves
À tricher à des jeux acharnés
Contre le hasard.

Ses yeux se sont usés
À scruter les ombres de ses jardins ;
Son cœur pâle de chagrin
Et ses mains se sont ouverts ;
Il a voué au désert
Sa fausse témérité.

Au bord de quelle nuit,
Dans quel dernier lit,
Aura-t-il à livrer la dernière
Et peut-être interminable
Douloureuse bataille

Contre l'abandon au néant ?

Il marche pourtant vers le port
En ne demandant plus que l'aumône
Due aux infirmes repentants
Par les pèlerins à qui Dieu
A révélé à temps
Qu'il y a plus d'un chemin
Menant à la vérité.

Car il ne peut plus douter, maintenant,
D'avoir longtemps,
Trop longtemps, suivi les conseils
D'un amour-propre aveugle et cruel,
Suie et fumée d'un feu aux flammes froides.

RAISONNEMENT DOULOUREUX MAIS IRRÉFUTABLE

Nous qui ne sommes que le lien de deux souffrances
Dans une nuit où Dieu lutte avec le silence,
Dans quel sang avons-nous puisé notre espérance ?

Nos cœurs sont las, mais nous croyons nous souvenir
D'une promesse obscure où planait l'avenir
D'une autre vie où rien ne nous ferait souffrir.

Un doute vertigineux maintenant me ronge :
Ce que je viens de dire est peut-être un mensonge
D'une âme en réalité perdue dans un songe !

Nous qui avons cherché notre buisson ardent
Sous tant de pâles ciels de rêveurs mécréants,
Que révélerons-nous à la terre, en mourant ?

PAUSE QUI PEUT ÊTRE FÉCONDE

Je ne sais plus ce que je voulais croire
Quand je cherchais la source de la voix
Qui redonne vigueur à la mémoire
Faible d'où va fuir une faible foi.
Sur mes chemins de solitude noire,
Ce que je cherchais vraiment, c'était toi.
Je le sais maintenant que mon cœur voit
En toi de Dieu la promesse et la gloire.

Mon destin était de faire pitié
Sans être sûr d'être jamais sauvé !
C'est ce que j'ai longtemps pensé savoir
Secrètement au fond de mon cœur noir
De chagrin, pourtant ouvert à l'espoir !

Maintenant que mon âme a reconnu
La source et la voix, je ne craindrai plus
D'être abandonné, seul, sous un ciel nu,
Quand l'Ange de la Mort murmurerà
À mon oreille : « allons ! voici venu
Pour toi le jour d'aller dans l'au-delà. »

AVANT-DERNIÈRES VOLONTÉS, PEUT-ÊTRE

Je ne sais pas ce que je veux,
Ni ce que je devrais vouloir,
J'ignore les desseins de Dieu
Et mon âme erre dans le noir.

Quand je serai mort, amis chers,
Pour l'amour de Dieu, brûlez-moi,
Le pauvre secret de ma chair
N'est pas à crier sur les toits !

Ce qui de mon corps restera,
Dispersez-le sur l'océan,
Car l'eau maternelle reprend
Volontiers ce qu'elle enfanta.

Laissez l'âcre fumée monter
Dans le vieux ciel de nos parents,
Mais laissez mon âme pleurer
Dans le sein de Dieu qui l'attend.

La nuit qui vient est ce qu'elle est,
Mais j'ai pu nourrir dans mon cœur
Les ombres que Dieu reconnaît
De mes rêves consolateurs.

Si j'ai laissé de mes efforts,

Dans notre langue, quelques fruits,
Montrez-les, quand je serai mort,
À ceux que le bonheur a fui.

Naître c'est commencer d'aller,
Sûrement, par divers chemins,
Au gouffre aveugle et sans pitié
Qui dévore tous les humains.

Mon corps eut bien peu à offrir ;
J'ai souffert et j'ai fait souffrir ;
Quand j'aurai fini de mourir,
Effacez-en le souvenir.

Mon corps destiné au trépas
Ne connaîtra pas l'au-delà ;
Que dans le monde d'ici-bas
Il ne donne plus de tracas !

Qu'on me demande ou non conseil,
Je dis ce que d'autres ont dit,
Du septentrion au midi.
Rien de nouveau sous le soleil !

DISCOURS D'UNE LUNE SOURIANTE

Ce n'est pas seulement un chien de pauvre,
C'est un défi sans ombre,
Que tu regardes dans les yeux,
C'est ton âme
Affamée de consolations,
Malgré tout fidèle à son rêve.

Bien sûr ! mais c'est aussi
Un chien de pauvre, un chien
À qui la nuit
Ne promet rien qu'un peu d'oubli,
L'unique paradis,
L'unique souverain bien.

MAXIME

Quoi qu'il puisse arriver, un jour ou l'autre,
Ta vie, en résumé, n'aura été,
En ce monde inquiétant des apparences,
Que rapide torrent moqueur, amer,
Qui va se jeter dans un océan
Sans horizon, que l'on nomme agonie
Et dont on a moins peur que du Néant,
Parce qu'on ne sait pas ce qu'est le temps
Pour l'âme libérée des apparences.

UNE LEÇON DE L'HISTOIRE RÉELLE

Ils ne voyaient pas dans leurs âmes
L'Adversaire du genre humain
Souffler sur le feu dont les flammes
Menacent tous les lendemains.

Ils n'ont pas survécu longtemps
À leur ignorance du Mal !
Le silence du Dieu vivant
Dans leur sang était-il fatal ?

Le gaz des chambres de la mort
N'est pas plus subtil que les rêves
Où les chansons des fleurs s'achèvent
À l'aube, quand grognent les porcs.

Se sont-ils dit en murmurant
En esprit l'ultime prière
Que l'antique Dieu de leurs pères,
S'il est bon, n'est pas tout-puissant ?

Quand ont-ils compris qu'ils mourraient
Comme des chiens abandonnés,
Expiant le crime d'être nés
Sans savoir ce qu'ils deviendraient ?

Auschwitz, Treblinka, Sobibor !

Lieux de tragique solitude
Où la vérité se dénude,
Laisant voir tel qu'il est son corps !

L'homme depuis des millénaires,
Médite, prie, essaie de croire
Que dans l'Éternelle Mémoire
Meilleure que sur cette terre
Est la vie que son âme espère,
Et il est en droit de se dire :
« Comment pourrait-elle être pire ? »
Mais le philosophe païen
Répond, las de souffrir pour rien :
« Vivre ou mourir ? laissez-moi rire !
Le dernier mot est au Néant,
Plus réel que Dieu et Satan ! »

AUBE D'UNE AVENTURE

Voici que le vieux soleil perce
L'horizon d'où sont venues
Des espérances longtemps tues.
Mais dans le jardin des aubes échues
Règne une lumière perverse
Qui laisse
Aux visages des statues
Leur énigmatique tristesse,
Et décourage les âmes nues
Sous le ciel froid d'où crient
D'impitoyables nostalgies.

Te souvenir, souffrir, mourir,
N'être plus rien qu'ombres de l'avenir,
Secrets du destin
Dérisoirement trahis
Par les lignes de la main,
Rien d'autre ne t'est promis,
Promeneur, dans ce jardin.

Prie encore un peu !
Qui peut dire quand ton Dieu,
Depuis si longtemps, si longtemps caché,
Aura enfin pitié ?

BRUIT MYSTIQUE

Est-ce le rire clandestin
De cloches lasses des chimères
Qui tentent les âmes amères
Déçues par des amours lointains ?

Est-ce l'ombre d'une romance
Qui se débat dans un écho
Aussi vieux que le monde éclos
Dans l'originelle souffrance ?

Est-ce une prière qui bat
Contre le mur d'une poitrine
Plus fort lorsque la vie décline
Et que s'approche l'au-delà ?

Si ce n'était que le murmure
Des regrets sans fin de mon sang
Que peut-être seul Dieu entend ?
Ah ! raison, comme tu es dure !

ANDITOTE

Sans un cri, dans mon corps sans grâce
La mort glacée s'est installée.
Crient les vautours dans les nuées,
Les remords dans mon âme lasse.

N'est-ce que l'ombre d'un désir
Que j'entends gémir dans mon sang
Comme un vieux démon que le chant
D'une cloche au désert fait fuir ?

Quel souvenir de nos prières
Vivra dans notre chair perdue
Dans la poussière toute nue,
Sombres entrailles de la mère
De cette humanité déchue
Créée par un Dieu solitaire ?

Ai-je mérité de souffrir
Sans fin ? Au bord de l'agonie,
Mon âme ne peut sans frémir
De peur penser à l'autre vie !
Rouge de honte je m'écrie :
« Ah ! plutôt souffrir que mourir ! »

NOUVELLES HANTÉES

Le ciel vieillit
Comme moi qui t'ai cherchée
En vain tant d'années, tant d'années !
Mais dans ce miroir qu'est mon cœur
Bien peu change son visage,
Silence noir et regard de plomb !

Qu'importe ! qu'importe ! je sais
Que depuis l'origine des temps,
Défiant les sombres secrets
Des étés pourvoyeurs de la mort
Mûrissent nos retrouvailles
Dans les entrailles de la nuit.

BERCEUSE POUR DES ÂMES
ABANDONNÉES À LA SOLITUDE

Pourquoi pleurer ? la mort est douce
Aux amants et aux mécréants
Qui ne savent pas crier « pouce ! »
Quand le jeu se fait trop violent.

La nuit sans Dieu est une impasse,
Et sans amour c'est un défi
Au gouffre d'où montent les cris
Des ombres de sang impur lasses.

La nuit dévore à belles dents
Les désirs obscurs de l'ogresse,
Et les rêves qui nous oppressent
Nous réveillent sans compliments.

Laissons tomber nos larmes fausses
Dans la poussière du matin !
Nous irons pourrir dans la fosse
Commune qu'ouvre le Destin !

POUR TENTER D'AVOIR RAISON
D'UN AVEUGLEMENT SANS PITIÉ

Dis-le, toi, dont la vie est si amère,
À cet enfant qui a perdu sa mère,
Que le chemin suivi par la prière
Qui console une morte est pur mystère.

Dis-lui que souffrir est lumière aux yeux
Des cœurs humiliés qui s'offrent à Dieu.
Dis-lui que tout ce qui naît sous les cieux
Est destiné à mourir, jeune ou vieux.

Dis-lui de se méfier de sa mémoire :
Tant de souvenirs nourrissent des gouffres
Noirs et violents dans une âme affligée !
Tant d'énigmes nues sont impitoyables !
Tant de nostalgies étouffent les rêves
Dans une vie d'interminable attente !

LE TEMPS D'UNE OMBRE PAUVRE EN MISÉRICORDE

C'était jadis, lorsque les coqs priaient,
Avertissant les âmes solitaires
De la venue d'un temps de repentir.
Mon âme était aveugle et imprudente ;
L'éternité lui était étrangère ;
Pour elle brillait en vain la tristesse
Comme un soleil de prophéties béantes.

C'était jadis, un temps de contrebande,
Temps d'illusions au venin sans merci,
De défaites chargées de fruits amers
Qui mûriraient peut-être bien trop tard.
Obstiné, mais aveugle, était mon cœur !
Ah ! quelle folle et douloureuse idée
C'est d'imaginer guéries tant de plaies !

SOUS LE CIEL DE THERMIDOR

Ah ! si tu savais, neige qui doit naître
D'un ciel béant où les rêves se perdent,
Comme la fin de toute vie blasphème !
Lorsque commencera ton agonie
Sur cette terre où férocement règne
L'aveugle soleil de la solitude,
Je serai peut-être une ombre jetée
Par le soleil de l'été à la face
De ce Dieu oublié qui l'a créé.

Ah ! neige, ma sœur, comme la tristesse
Deviendrait vite éloquence profonde,
Ferveur de la nuit enlaçant l'océan
Où sombre le pâle adieu des étoiles,
Si tu savais quel ténébreux silence
Enveloppe un infirme aux yeux éteints !
Si tu savais quel oubli se prépare
À couronner ici-bas tout exil !

Si tu savais quel abandon mûrit
Auprès de toi dans le ventre du ciel,
Ah ! neige, comme moi tu aurais peur
De l'avenir que Dieu cache à nos âmes !

L'EAU ET LES FLEURS

La nuit envahit la chambre.
Dans un verre d'eau tranquille,
Une fleur doucement pleure.

La rose qui va mourir,
Dans son verre, toute seule
Auprès du lit du malade,
Met durement à l'épreuve
La fidélité des mains.
Ah ! comme sur les épines
Une âme souffrante voit
Le vrai mystère du sang
Rayonnant sur la tristesse
D'une nostalgie en fleur !

Les fleurs des marais sont mortes
Aux premiers jours de l'été.
Chaque soir, à l'occident,
Le soleil noie dans ses rêves
La tristesse de leurs âmes.

L'oubli est lent à venir
Parer le glas des couleurs
D'une pitié infinie !

III

*A pity beyond all telling,
Is hid in the heart of love,
The folk who are buying and selling,
The stars of God where they move,
The mouse-grey waters of flowing,
The clouds on their journey above,
And the cold wet winds ever blowing,
All threaten the head that I love.*

WILLIAM BUTLER YEATS

CONFIRMÉ PAR LA PÎTIÉ PARTAGÉE

Dans les vieux miroirs de nos cœurs
Il y a, mêlées, la pâleur
De ton visage et la tristesse
Du ciel que le soleil délaisse.

Dans mes artères le sang bruit
Comme l'océan dans la nuit ;
Une ombre affamée le tourmente,
Ma nostalgie toujours violente !

Dans quel ciel désert erres-tu,
Seule, comme un oiseau perdu
Très loin d'une région amie
De ses rêves et de sa vie ?

Tu vois, je n'imagine pas
Que tu puisses dans l'au-delà
Être une femme différente
De celle que tu fus, vivante.

Quand l'Ange de la Mort viendra
Nous réunir, il sourira ;
Ce ne sera pas d'ironie,
Car nos rêves sont la vraie vie !

À L'ÉTOILE GUÉRISSEUSE

Puisque tu deviendras l'âme radieuse
Qui fera mûrir un silence ancien
D'un ciel confié aux anges musiciens
Pour consoler les âmes malheureuses ;

Puisque tu es l'irréfutable bruit
Que fait un cœur dans une sombre impasse,
Puisque tu connais tous les mots de passe
Qui font s'ouvrir les déserts de la nuit ;

Puisque les secrets que l'océan jette
Aux yeux sans pitié de l'horizon
Sont simplement des songes vagabonds
Qui à chercher des âmes sœurs s'entêtent ;

Ne te cache plus dans l'immense attente
Des âmes qui confient leur peine à Dieu
Et, ne voyant rien, pensent que leurs yeux,
Séduits par le Destin pervers, leur mentent.

RÊVE D'UNE NUIT D'HIVER

Nous avons écrit nos noms sur le givre
D'une fenêtre bienveillante,
Et nous avons pensé qu'ainsi
Nous serions libérés l'un par l'autre
De la crainte vénéneuse
D'être pour toujours séparés de Dieu.

DES ÂMES PAREILLEMENT FIDÈLES

Sur les champs des tournesols mélancoliques
Court comme une âme éperdue
L'ombre nue
D'un nuage maléfique.

Les âmes des tournesols penchés
Sur de lancinants remords
Toutes ensemble s'écrient :
« Est-ce que la mort
A vraiment dévoré
Le soleil, source de la vie
De toutes les fleurs ?
Sommes-nous condamnées
À un éternel malheur ? »

Qu'attendre d'un ciel
Où règne un soleil peut-être artificiel ?

Nous devinons les pensées amères
Des âmes assombries des fleurs austères.

Quels pécheurs souffrants peuvent sauver
Un amour privé de vraie charité ?

Nous ? — Nous !
Nous avons été tentés par le Destin

D'étouffer de nos propres mains
Un rêve flou,
Mais nous n'avons pas été abandonnés :
Dieu, soleil réel, nous a aidés !

DÉPART LIBRE DE TOUT PRÉSAGE

Du ciel désert tout aura été dit.
Nous partirons, le cœur nu, mais ensemble
Pour le pays des attentes obscures.

Dans nos raisons de rire et d'espérer
Il y aura les pleurs des hirondelles,
Tout comme leur message imaginaire.

Nous referons dans nos cœurs pèlerins
Les amères chansons de Caliban,
Défis de feu et prières cachées.

Qu'engendrera ce vertige de vivre
Dans les souvenirs des vieux albatros
Perdus dans le ciel clos de l'océan ?

Sur quelle vérité peuvent s'ouvrir
Les rêves d'un jardin abandonné
Pour la terre lointaine où l'âme scrute
Les mystères du ciel de l'au-delà ?

PUISQUE LE MONDE TOURNE

Une vieille étoile prie.
Ni moi ni toi ne savons
Quel torrent gémit au fond
De cette nuit qui nous lie.

Il faudrait que tu consoles
Un pauvre vieux chien malade.
Il voit sa mort, qui approche,
Mais ne peut pas la comprendre.

À ton cœur tout est possible,
Il faudrait qu'il illumine,
Quelques instants, l'agonie
De ce pauvre chien qui souffre.

Que comprendrons-nous du feu
Des promesses de l'étoile
Qui déchirera le voile
Qui nous sépare de Dieu ?

RUE DE RIVOLI

Des larmes de solitude
Ouvrent des chemins à leur secret
À travers le maquillage.

C'est le printemps.
Une femme ouvre son rêve
Au murmure inintelligible
Qui peut-être l'appelle
De la soie de son parapluie.

Et moi, que vais-je chercher
Au Bazar de l'Hôtel de Ville ?
Je sais bien que le ciel tourne,
Qu'il soit gris ou bleu.

Pour ne pas m'abandonner
Au rire pervers des étés,
J'ai ouvert mon cœur
À des rêves consolateurs.
Mais si, sur mon lit
De mort, tout ce qui est écrit
De la Promesse de Dieu
M'était révélé poisson d'avril ?

APRÈS L'ÉCHANGE D'AVEUGLES PROMESSES

Je ne peux pas regarder en face
La mort, océan et soleil froid,
Sans avoir peur du sombre défi
Qui rôde mal masqué sur mes lèvres,
Et sans me souvenir que les mots
Écrits sur le mur sont sans merci.

Sais-je vraiment ce que je peux dire ?
Je le sais, mais je n'en dirai rien.
La litanie de cloches lointaines
A submergé mes deuils exigeants.

C'est vers toi que mon aveu s'élançe.
Partageras-tu l'âpre agonie
Et la résurrection d'une attente ?
Ce clapotis du sang dans mon cœur
Est-ce promesse ou menace obscure ?
Si flou est le temps des apparences !

PEU DE MOTS SONT NÉCESSAIRES

Pardonne-moi l'effet de la paresse,
De ses mains de fer étreignant mon cœur
Qui lutte si mal avec sa détresse,
Comme en secret résigné au malheur.

Pardonne-moi cette aride amertume
De rêveries que tu vois dans mes yeux
Errer comme perdues dans une brume
Lourde et opaque aux promesses de Dieu.

Pardonne-moi de souhaiter entendre
Le crépitement du feu de l'oubli :
Je me souviens des flammes et des cendres
Des feux pervers que mon cœur a nourris !

Pardonne-moi d'être ensemble la barque
Traversant l'océan sans horizon
Et le passeur complaisant de la Parque
Qui fait son métier sous un ciel de plomb.

Pardonne-moi de n'être qu'un poète
De faibles moyens, dont tout l'art ne sert
À rien s'il n'émeut aucune âme prête
À se faire source au sein du désert.

Pardonne-moi de n'être qu'ombre pâle

Du mystère ardent que tu attendais ;
Dieu, qui nous a créés femelle et mâle,
Se voit en nous, ce n'est pas un secret.

Pardonne-moi d'avoir fait de ma vie
Un chemin long et tortueux vers toi ;
Je n'ai compris que bien tard ma folie,
Si je suis arrivé trop tard, plains-moi.

Pardonne-moi les regrets sacrilèges
De mains crispées sur les ronces des jours,
Et les regards abandonnés aux neiges
D'immenses nuits sans foi et sans amour.

Pardonne-moi les aubes attendues
En méditant des serments sans témoin,
Le front pressé contre une vitre nue
Et le cœur bercé par *l'amour de loin*.
Dis-moi seulement qu'un nouveau jour point
Pour toi et moi ! — Je ne t'ai pas perdue !

CHANSONNETTE BURLESQUE PRIÈRE SINCÈRE

La nuit et le jour
Je chante tout bas
Un rêve d'amour
Hélas ! bien ingrat.

Mon cœur est trop lourd,
Il ne s'entend pas
Crier comme un sourd
Au fond d'un corps las !

Immortel amour,
Ne viendras-tu pas,
Toi, à mon secours,
Dieu qu'on ne voit pas ?

LE CLAIR ET L'OBSCUR

Sans contredit,
Rêve ou délire,
La vie s'étire
Sous un ciel gris.

Le sombre orgueil
De nos cœurs noie
Rêves et joies
Et souille un deuil.

Il faut souffrir,
Il faut mourir,
Car notre vie
N'est qu'agonie.

Tout amour blesse !
Il faut sans cesse
Avoir pitié
Et pardonner.

Dieu t'a fait naître
D'un précipice,
Toi qui peux être
Ma rédemptrice !

LA MEILLEURE DES NUITS POSSIBLES

Quand nos cœurs le voudront se lèvera
Sur nous une nuit de claire espérance
Dont les rayons seront profond mystère.
Rêve à deux ? qu'importe ! il sera éternel,
Qui d'autre que Dieu et nous le saura ?

Quel silence immense enveloppera
Les nids abandonnés dans les soleils,
Les chemins perdus malgré les étoiles,
Les échos nus de tous les horizons !

Nos âmes guéries auront oublié
La mélancolie des neiges aveugles
Tombant au hasard sur les arbres nus
Dans des jardins vitrines de l'hiver.

Mais dans tous les coins de l'opaque monde
Que nous allons quitter pour l'autre vie
Il demeurera tant de plaies à vif,
Tant d'angoisses reniées de bonne foi,
Qui à contre-jour se montrent vivantes
Comme les chardons des champs et du ciel !

Les lumières unies de nos sourires
Nous promettront de faire disparaître
Les masques ténébreux de l'incertain.

Nous savons bien peu, il est vrai, de l'art
De contraindre Dieu à répondre à l'âme
Qui craint de faire une peine infinie.
J'ai traversé bien des déserts sans voix
Pour venir t'attendre à cette fenêtre.
Je t'ai attendue et tu es venue.
N'est-ce pas une preuve éblouissante
Que Dieu écoute et comprend la violence
Des cœurs prisonniers de maux sans pitié,
Et les aide à trouver le seul chemin
Qui les mène enfin à leur délivrance ?

Et maintenant, quand nos cœurs le voudront,
Se lèvera la nuit consolatrice !

D'UN LIT D'HÔPITAL

Si vous voulez que je révèle
Ce que la nuit de mon cœur recèle,
Voici :
Lorsque tout aura été dit
Dans ce monde où je ne serai plus,
Planera peut-être
Longtemps encore,
Au-dessus du silence, le cri
Du souffre-douleur élu
Entre tous les souffre-douleur
Par une marâtre jalouse,
La Mort,
L'ultime épouse
Du Créateur.

RÉVOLTE DE LA RAISON

Le bandeau noir sur nos yeux vieillit,
Il s'use,
Comme nous tous,
Et cache de moins en moins bien
Les préparatifs de la mort.

Pourquoi, pourquoi,
Après avoir commis l'erreur de naître,
Ai-je laissé mon âme errer
Par des chemins de perdition
Jusqu'aux seuils de l'au-delà ?

Je ne vois pas
Ce qui est écrit sur les portes.
Je ne sais pas comment se terminera
La lutte de Dieu avec L'Adversaire.
Je peux encore t'appeler,
Et je t'appellerai
Même quand les tambours
Envelopperont ma voix dans leurs flammes.

SOUVENIRS DE BIENTÔT, PEUT-ÊTRE

Il reste encore un peu d'ombre à comprendre
Dans l'adieu du jardin à l'âme tendre
Qui a promis à l'océan mes cendres.

Le silence léger des anémones
Mères de rêveries belles et bonnes
S'ouvre à des secrets que le sang pardonne.

Au temps lointain des étoiles fidèles,
Dans le jardin fleurissaient des marelles
Qu'on ne voit plus, de nos jours. — Où sont-elles ?

Ai-je mérité que mon âme oublie
Ses doutes venimeux, et qu'elle prie
Naïvement au bord de l'autre vie ?

Une âme tendre ! une promesse grave
Au mécréant qui de ses larmes lave
Les plaies de son cœur plus subtil que brave !

J'ai tenté de trouver dans la souffrance
Un Dieu plus clément que les apparences ;
Le jardin dit seulement : « bonne chance ! »

CONCLUSION D'UN BIEN LONG DISCOURS

Tout est simple, très simple,
Il faut souffrir, il faut mourir !
Tout au long de ma dure vie,
J'ai lutté, les yeux bandés,
Avec mon mauvais ange,
Avec mon bon ange ;
Qu'ai-je gagné, qu'ai-je perdu ?
Au jour du Jugement,
Témoigne en ma faveur,
Mens, s'il le faut,
Puisque tu es ma rédemptrice !

PRÉPARATION D'UNE RÉPONSE À UNE OFFRE DU GIVRE

Qu'écrirons-nous ensemble sur le givre
De la fenêtre nue
Qui sépare la nuit de notre chambre
De la nuit du monde ?
Nous plaindrons-nous de notre faiblesse,
De la faiblesse de la voix
Du Dieu de charité dans notre sang ?
D'être seuls, seuls, devant la mort,
Même l'un à côté de l'autre ?

Je croise les bras, de peur de m'entendre
Prononcer des paroles nocives.

Dehors, le froid intense,
L'attente inquiétante cachée
Dans un rigide silence.

Écrivons-nous notre nostalgie
Des nuits d'hiver d'antan où la neige
Tombait résignée à son exil
Et promettait au monde
Joies et beautés nouvelles ?

Quelle plainte avons-nous cru entendre
Annoncer le retour du soleil
Et la mort du givre offert

À nos mémoires impatientes,
Quelle plainte engouffrant
Les riches rayons de la pitié ?

Graverons-nous
Avec l'ongle du doigt qui montre
Les vieux oracles véridiques
De nos âmes toujours inquiètes ? —
Je t'ai cherchée longtemps, tu m'as trouvé !

Avant cet hiver il y eut, il est vrai,
Des étés sources noires,
Murailles muettes
Ciels feints, sans oiseaux, sans étoiles,
Buissons de flammes désertes ;
Il y eut des étés, des automnes
Incarnations du doute
Séducteur venimeux.

Nous avons souffert plus que de raison.
L'humilité, la difficile humilité,
Nous eût peut-être secourus.
Écrivons-nous
Sur le givre éphémère
Cette remarque de la reine :
« Il ne faut jamais se plaindre de rien. »
L'aube est encore lointaine !
Nous partagerons en pensée
La passion de la lumière
De la lampe qui veille

Seule à côté de nous.
Le givre transfiguré
Adoucira pour nous la nuit,
Mais aurons-nous moins peur
D'une éternelle agonie ?
Car d'où viendra le coup de lance ?
La lampe, le givre, la nuit
Ne sont que lampe, givre, nuit, — sans nous !

DES YEUX POUR VOIR, DES OREILLES POUR ENTENDRE

Tu me diras qu'un vol d'oiseaux étranges
— Peut-être bien anges du crépuscule —
Vifs comme des éclairs, t'est apparu
Dans le ciel orageux d'un océan
Sans horizon qui séduise les rêves.

Tu as pensé que c'était un présage
Qui t'appelait à chercher le chemin
D'une Jérusalem toujours nouvelle.
Tu as reconnu la nécessité
D'une souffrance nue et d'une attente
Aride et téméraire au bord du fleuve
Sans barque, sans passeur, sans souvenirs.

C'était, venu d'un mystérieux passé,
Un fantôme sans voix mais qui parlait
Comme un angoissant regard de désert
Ou le miroir où l'âme cherche en vain
Sa part du sang où se révèle Dieu.

Tu me diras que sans savoir comment
Tu as compris que cette apparition,
Qui allait changer la face du monde
Où tu aimerais, était la promesse
De Dieu ! Tu me diras la vérité !

EN ATTENDANT UN ÉCLAIR DE MOINDRE MAL

Elle est debout sur un sol sans pitié.
Ses vieillissantes mains sont maladroites.
Elle regarde en pleurant les débris
D'un rêve de cristal où se mouraient,
Bien que nourries d'attentes toujours fraîches,
Des fleurs coupées — des anémones blanches — .

Comme les gouttes d'eau de l'océan,
Elle avoue à son cœur sa solitude,
Sa nostalgie d'horizons engloutis
Avec ses rêves reniés — plaies à vif — .

Prise de vertige, elle voit ses mains
Sur le mur du néant — qu'on ne peut concevoir — ,
Exsangues clouées. Qui la secourra ?
Moi ? J'ai appris trop tard à trouver Dieu
Dans des larmes nées d'un désespoir lourd
Comme cette brume où mon cœur ne voit
Que fantômes souffrants de cœurs aveugles
Cherchant obstinément le vrai chemin
D'un éternel partage rédempteur.

DIT ET REDIT LES YEUX FERMÉS

Venue de plus loin que du ciel,
Une montagne dénudée
S'écroule sur ma poitrine,
Lentement, sans bruit.

Je suis essoufflé
Comme si j'avais couru
Pour échapper à la douleur,
En vain, bien sûr ! — Triste humour !

Ne tarde pas, viens partager
Un rêve surprenant,
Audacieux comme la neige
Mère de l'eau des torrents :
Mourir sans souffrir !

Viens, d'un baiser sur mes paupières,
M'annoncer l'exil
De la souffrance éternelle,
Par tes chemins d'ombres nues,
Dans un monde où nous ne sommes pas.

Viens m'annoncer qu'un jour
Renaîtra ta chanson des saules
Dans une brume tendre.

PRESSENTIMENT, OU MAUVAISE FARCE DE L'ÂME ?

Un pressentiment, lame plus aiguë
Que celles de la mémoire,
A soudainement fait à mon âme
Une plaie brûlante.
Et le vent froid de ton silence
Cruellement attise le feu
De cette plaie éloquente.

S'exaspère une absence violente.
Je vois les étoiles vieillir
Comme moi, comme l'océan.
Mon cœur a beau crier, mon âme a beau gémir,
Dieu reste caché au fond du temps.
Toi seule pourrais démentir
Mon sombre pressentiment.

N'est-ce qu'une ombre sans voix,
Une ombre qui se métamorphose,
Maintes et maintes fois,
Malgré le tourment d'être autre chose,
Dans la nuit d'un désert, que soi ?

Mon pressentiment est murmuré
Par un pauvre écho solitaire
À qui je n'ai rien confié.
Vient-il de Dieu ou de l'Adversaire ?

Et mon âme croit qu'elle surprend
Un secret terrifiant :

Tu ne viendras pas.
Je mourrai en paria.
L'Ange de la Mort me dira,
Quand viendra la fin de la vie
De ce qui de moi est poussière :
« C'est dans le ventre de ta mère
Qu'a commencé ton agonie ;
Ce tourment finira,
Mais, puisqu'aucune femme
N'est venue au secours de ton âme,
Il n'y aura pas, pour toi, d'au-delà. »

SOUS UN CIEL CHANGEANT D'ÉQUINOXE

Moi, infirme et mendiant, je prie
Pour que me soit donnée la force
De te promettre sans mentir,
Bien que je voie que la mort vient
Baiser cyniquement mes lèvres
Sous les yeux de l'hiver qui rit
En s'en allant, qu'aussi longtemps
Qu'il y aura un peu de neige
Sur le parvis de la souffrance,
J'ouvrirai aux pensées obscures
Que seuls Dieu et toi comprendrez
Les chemins de mon cœur malade.

C'est le printemps, berçant les hommes
Qui ont eu la chance d'entendre
Leur sang annoncer la naissance
D'un rêve qui ne mourrait pas.

Et toi, que diras-tu quand l'heure
De nous trouver sera venue ?
— Ah ! si tu ne peux rien promettre,
Ne condamne pas les questions
Qui découragent les mensonges
Qui tentent mon cœur lourd et las !

ŒUVRE D'HIVER

Il neige et rien ne trouble le silence
De cette nuit où vont être cachés
Les chemins hasardeux où l'ignorance
Entraîne un cœur qui ne sait pas prier.

Les arbres dépouillés offrent leurs branches
Au fantôme exilé du ciel natal.
Aucun sorcier ne tire de sa manche
L'étoile qui promet l'oubli du Mal.

Lourde rançon des âmes prisonnières,
La douleur de vivre enhardit les yeux
Des hommes qui ne voient dans le mystère
De la neige aucun message de Dieu.

Aucune voix du désert ne s'élève,
Les souvenirs s'effacent lentement,
La neige vient seule au chevet d'un rêve,
Et pourtant l'hiver est commencement !

Étoffe pour la robe encore à coudre
De la Rédemptrice aux lèvres de feu,
Envoyée par Dieu, maître de la foudre,
La neige qui tombe est fée, cœur peureux !

L'AMOUR PROPHÈTE

*Plein de mystère est le ciel
De l'éternelle Italie
Que l'éternel amour lie
À la Terre d'Israël.*

Ils se sont faits mendiants et pèlerins,
Laisant leurs cœurs leur montrer le chemin
D'une cité sainte à leur rêve chère,
Jérusalem peut-être imaginaire.

Ils ont entendu la voix de la chair
Par l'écho changée en Voix du Désert.
Ils ont choisi, au bord du fleuve, l'ombre
D'un saule témoin de rêves sans nombre
Chantés hardiment, tendrement, longtemps,
Tandis que passaient, lourds, l'eau et le temps.
Ils ont déchiffré ensemble le livre
Où sont cachés des secrets qui délivrent.

Ils ont renié le feu de leurs miroirs,
Renié sa fumée, sa cendre, ses flammes.
Ils espéraient conjurer dans leur âme
La fureur des flots de l'océan noir
Qui engloutit tant de bonnes étoiles
Et couvre ses écueils d'un traître voile.

L'un et l'autre mécréants
Ils auront servi bien mieux
Que tant d'aveugles croyants
Le noble dessein de Dieu !

La mort, subtile ennemie
De l'amour comme de l'art,
Saura de leur pieuse vie
Les séparer tôt ou tard.

*Les deux âmes seront-elles,
Dans la nuit de l'au-delà
Unies, étoiles jumelles
D'un ciel qui nous parlera ?*

FLAMME DANS LE VENT

De l'horizon qui nous sépare
Souffle le vent, morne, gris,
Sans violence, — mais frémit
L'eau contemplative des mares.
Autant que mon cœur, ton cœur gémit, —
Le rêve, pourtant, nous est permis !

À une vie de triste démence
J'étais préparé dès mon enfance ;
J'étais trop petit pour comprendre
Pourquoi la couleur de la cendre
Était la couleur du ciel de l'été ;
L'ai-je compris trop tard, suis-je damné,
Ne puis-je pas être racheté ?

Je ferme les yeux, une lumière étrange
Envahit ma méditation
Mais dans mon âme rien ne change.
Je voudrais n'être plus qu'un lumignon
Source de prière
Annihilant toutes les barrières
Entre mon cœur et ton cœur,
Nous arrachant tous deux au malheur
De ne trouver que le silence
De Dieu dans la nuit de nos souffrances !

MAXIME

Je vois que des humains
Le perplexe Destin
A décidé enfin,
Ayant pesé le pour
Aussi bien que le contre,
Qu'il y aura toujours
Des mains qui se rencontrent
Dans la nuit et démontent
La force de l'amour.

LE MYSTÈRE DU TEMPS

Le destin m'a fait sortir
D'une autre nuit, d'un autre silence.
J'erre maintenant, seul, loin de toi,
Dans cette nuit sans éclair.
Dans quel calendrier, sur quelle horloge,
Est-elle marquée,
Cette minute de partage
De la souffrance et de la pitié
Qui serait notre éternité ?

L'âpre ignorance de mon cœur lâche
S'est enfin révoltée, peut-être trop tard,
Contre la tristesse du monde.
À quelle fenêtre nue
De nos horizons sans voix
Faut-il frapper ?

Nous savons maintenant qu'il faut
Dire simplement la vérité.
Nous mendierons et nous serons l'aumône
Quand s'ouvrira la minute venue
Au nom de Dieu apaiser notre angoisse.

Les ombres de l'avenir
Ne boiront plus le sang de nos âmes.

LA ROSE DE LA DORMEUSE

Les pâles rayons d'une lune pâle
Confient à la dormeuse un vœu secret
Mûri dans le silence et les regrets.
Près du lit se fane une rose pâle.

Quel rêve flou de la vigne du ciel
Consolera l'âme de la dormeuse
D'avoir perdu la rose douloureuse,
De l'amour vivant symbole éternel ?

L'homme qui a fait de sa vie un gouffre
Offre à la dormeuse une âme qui souffre
De n'avoir que son rêve à sacrifier
Pour que de la fleur la mort aie pitié.

Cet homme, hélas ! c'est moi, que la Nature
A doté d'un cœur gris qui le torture.
Si seulement il pouvait arroser
D'un sang violent la rose, et la sauver !

AMOUR PLUS VULNÉRABLE QUE DE RAISON

Malgré la foule douloureuse
Des étoiles inspiratrices,
D'humbles rêves démentis glissent
Aux gouffres que les âmes creusent
En elles restées toutes nues,
Troublées, amèrement déçues.

Pourtant, à l'amour véritable,
Souffrance et pitié sont mêlées ;
L'orgueil de la vie obstinée
Est mêlé à l'humble rosée
Comme l'écume abandonnée
Par les vagues sans nombre au sable !

Tout n'est que plaie à vif, reproches
De l'avenir lointain ou proche
D'un amour privé des prières
D'une pitié que Dieu éclaire.

LE DERNIER COMMENCEMENT

Rien n'est pire que croire imaginaire
Un monde réel qui nous fait souffrir !
Mais nous savons faire ce qu'il faut faire
Pour nous consoler avant de mourir.

Nous imaginerons l'âpre souffrance
Qu'est l'agonie exil sans horizon
Dans l'océan de l'éternel silence
De Dieu, — et nos cœurs se révolteront !

Ni le pardon ni la pitié ne chôment
Dans des cœurs que leur rêve a fait saigner.
De quels aveux seront-elles fantômes,
Les nostalgies de nos cœurs d'exilés ?

Nous chercherons dans de profondes glaces,
Ensemble, des chemins vers l'infini,
Des chemins de serments que rien n'efface, —
Pas même le sang des rêves bannis !

Nous choisirons dans un ciel sans partage,
Arbitrairement, une étoile sœur
Pour nous guider au-delà du rivage
Où va errer l'âme esseulée en pleurs.

UN HOMME NOUVEAU

Vers le ciel souël de perverse lumière
Montent les sanglots d'un cœur douloureux
Qui sent qu'en lui va s'éteindre le feu
Longtemps berceur de nostalgies amères.

Voici qu'un incendie fourbe et violent
Enveloppe une vie de lourdes flammes
— Vieux soleil de l'été devenu l'âme
De toiles d'araignée brodées de sang ! —

Un homme va mourir, il cherche l'ombre
Pour échapper au soleil de la mort.
En vain ! Quel désir d'oubli est plus fort
Que les nostalgies où tout futur sombre ?

L'homme dirait à l'ombre qui le fuit :
« Nous aurions pu, en ce temps de dérouté,
Suivre ensemble un chemin libre de doutes ! »
Rayonne en lui le rire de la nuit.

UN DES NOMS MYSTIQUES DE DIEU

J'aurai souffert toute ma vie,
Aurai-je trouvé Dieu ou non ?
Je ne sais, mais je crois qu'au fond
De mon vieux cœur ma mère prie.

Le Destin moqueur me défie,
Mais n'ai-je pas quelques raisons
D'espérer de Dieu le pardon
D'un crime que ma mère oublie ?

Ne puis-je attendre l'agonie
Avec sur les lèvres le nom
De Celle qu'un rêve profond
Comme la nuit à mon cœur lie ?

MINUIT EN NIVÔSE

N'entends-tu pas que la neige nous crie,
En tombant du ciel : « Avez-vous le temps
D'atteindre le but lointain de vos vies,
Par des chemins inconnus, en boitant ?
Que cherchez-vous dans la nuit de vos âmes,
Les chemins de pardon et de pitié
Que l'amour vrai éclaire de ses flammes,
Ou le secret des rêves qui proclament
Que seule la chair fait tout oublier ?
Voulez-vous mourir sans être sauvés ?
Ne savez-vous pas ce que Dieu réclame
Des voyageurs par l'hiver égarés ? »

AUBE D'AILLEURS

Pourquoi trouverions-nous étrange
Que le ciel et la terre changent ?

Ce n'est pas en vain que tu pries
Pour que s'éclaire notre vie.
Lorsque sera revenue l'heure
De rire et de pleurer ensemble,
Nous dirons à nos cœurs qui tremblent :
« Apaisez-vous, les ombres meurent
Dans tous les rêves où rayonne
La compassion de la Madone. »

Nos âmes se souviendront-elles,
Sur le seuil de la vie nouvelle,
D'avoir pensé que leur souffrance
Pourrait lasser leur espérance ?

LETTRE

Douloureuse prière où le cœur bat
Comme les volets d'une vieille maison
Dans une humble campagne
Où un vent violent et des rêves
Se combattent furieusement
Dans la nuit,
La nuit toujours ouverte aux nostalgies.

Promesse peut-être un peu rédemptrice,
Comme une aumône,
Comme une chanson d'automne
Chantée doucement à une malade,
Comme un baiser désolé
Sur la main d'une sœur de misère,
Comme le lent dévoilement
De fautes sources de remords
Plus cruels que la solitude,
Comme la simple action de changer
L'eau dans un vase où des anémones
Qui vont bientôt mourir sourient,
Sur la table à écrire.

VÊTEMENTS

Nous serons, l'un vieux, l'autre vieille,
Deux pommiers sans fleurs et sans fruits.
À côté de notre lit veille
La mort, la reine de la nuit.

Toi seule, maintenant, incarne
Pour toujours peut-être, à mes yeux,
L'infini que mon cœur s'acharne
À trouver, et qu'il nomme Dieu.

Le corps, enveloppe éphémère
De l'âme, vieillit sans retour !
Mais il n'est pas de source amère
Où ne puisse boire l'amour.

Nous méditerons le mystère
De la mort, la main dans la main.
Ne pouvons-nous, ensemble, faire
Vers l'oubli un bout de chemin ?

Sur le manteau de la Madone
Sont brodés en lettre de feu
Les rêves que le soir nous donne
Pour apaiser nos cœurs anxieux.

SUR LES RIVES D'UNE ATTENTE
AU REGARD IMPÉNÉTRABLE

Questions du prince des mécréants	9
De la difficulté de comprendre la nature	10
À Celle qui viendra peut-être	
longtemps avant la dernière heure	11
Maxime	13
Attente nue	14
Seul au crépuscule	15
Tristesse d'une nuit de fête	16
En écoutant des nuages gémir	17
Révéle par une fresque florentine du temps de Savonarole	18
Limite pauvre	19
Une étoile éteinte, sœur de lait d'une pauvre Ann	20
Exhortation de l'Ange du Possible	22
Sarcasme d'un masque de l'âme d'un mécréant	23
L'autre Soledad	24
Est-ce toute la vérité ?	26
Un paradoxe des derniers jours de frimaire	27
Paysage futur	28
Est-ce trop demander ?	30
La mort de l'infirme	31
L'eau révélatrice	32
Mystère délabré	34
Ombres et masques des temps	35
Discours de cauchemar fait les yeux ouverts	36
Dit par le kaléidoscope d'un mécréant	37
Avenir errant	38
Fantôme fidèle	39
Pauvreté des paupières	40
Oripeaux du bel oubli	42
Chanson de l'éternel Pierrot	43
Changement	44

Prophétie raisonnable	47
Rêve de vieux poète	48
Dans l'atelier du Destin	49
Force d'un secret	50
Violence de la vérité	51
Dernier hiver	52
Pari jaune	53
Crépuscules	54
Questions posées à Dieu par un disciple de Spartacus perplexe	56
Prophétie d'une fresque	57
Crépuscule sans masque	58
Les vaches grasses et les vaches maigres	59
Un interminable instant de la lutte avec le doute	60
Sur le mystère de la durée	62
Lumière nue	64
D'un paysage violent	65
Critique de l'écho d'une maxime	66
Avec un sourire d'ortie fleurie	68
Vérité dite sans ménagement	69
Possible incohérence d'une destinée	70
Raisonnement douloureux mais irréfutable	72
Pause qui peut être féconde	73
Avant-dernières volontés, peut-être	74
Discours d'une lune souriante	76
Maxime	77
Une leçon de l'Histoire réelle	78
Aube d'une aventure	80
Bruit mystique	81
Antidote	82
Nouvelles hantées	83
Berceuse pour des âmes abandonnées à la solitude	84

Pour tenter d'avoir raison d'un aveuglement sans pitié	85
Le temps d'une ombre pauvre en miséricorde	86
Sous le ciel de thermidor	87
L'eau et les fleurs	88
Confirmé par la pitié partagée	91
À l'étoile guérisseuse	92
Rêve d'une nuit d'hiver	93
Des âmes pareillement fidèles	94
Départ libre de tout présage	96
Puisque le monde tourne	97
Rue de Rivoli	98
Après l'échange d'aveugles promesses	99
Peu de mots sont nécessaires	100
Chansonnette burlesque prière sincère	102
Le clair et l'obscur	103
La meilleure des nuits possibles	104
D'un lit d'hôpital	106
Révolte de la raison	107
Souvenir de bientôt, peut-être	108
Conclusion d'un bien long discours	109
Préparation d'une réponse à une offre du givre	110
Des yeux pour voir, des oreilles pour entendre	113
En attendant un éclair de moindre mal	114
Dit et redit les yeux fermés	115
Pressentiment, ou mauvaise farce de l'âme ?	116
Sous un ciel changeant d'équinoxe	118
Œuvre d'hiver	119
L'amour prophète	120
Flamme dans le vent	122
Maxime	123
Le mystère du temps	124
La rose de la dormeuse	125

Amour plus vulnérable que de raison	126
Le dernier commencement	127
Un homme nouveau	128
Un des noms mystiques de Dieu	129
Minuit en nivôse	130
Aube d'ailleurs	131
Lettre	132
Vêtements	133

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)
Sur les rives d'une attente au regard impénétrable

Dépôt légal : 3ème trimestre 2014

Imprimé en France